spectrale à laquelle il peut se prêter, sa valeur métonymique, sa généalogie, l'importance du regard extérieur sur sa naissance, son influence sur le public auquel il s'adresse et sa résilience. Ce faisant, Jean-Pierre Guilhembet ne parvient cependant pas à dissiper totalement l'impression que les contributions du second volume sont rassemblées dans une structure moins cohérente que la répartition effectuée précédemment entre la genèse du stéréotype, les relations sociales dans la cité et l'« autre » de la cité. Mais il a raison d'affirmer que les deux « Ménard-Courrier », s'ils ne sont pas encore pour la Rome antique et ses héritiers un nouveau *Dictionnaire des idées reçues* (Flaubert), en constituent néanmoins un riche avant-propos. Les réflexions sur le fonctionnement des stéréotypes, l'analyse menée par chacun des auteurs et l'excellente bibliographie fournie à la fin de chaque article en font un outil incontournable pour l'étude de l'imaginaire et montrent que les stéréotypes doivent être pris en compte dans l'histoire des sociétés à travers les identités qu'elles se construisent et qui les soudent.

Monique MUND-DOPCHIE

Emmanuel DUPRAZ & Claire GHEERAERT-GRAFFEUILLE (Ed.), *La guerre civile : représentations, idéalizations, identifications*. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2014. 1 vol. 172 p. (CAHIERS DE L'ERAC, 6. CULTURES SANS FRONTIÈRES). Prix : 19 €. ISBN 978-2-87775-597-9.

Emmanuel DUPRAZ, Claire GHEERAERT-GRAFFEUILLE & D. MARTIN (Ed.), *La guerre civile : représentations, idéalizations et réconciliations*. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015. 1 vol. 154 p. (CAHIERS DE L'ERAC, 7. CULTURES SANS FRONTIÈRES). Prix : 19 €. ISBN 979-10-240-0337-5.

Ces deux livres sont le fruit des réflexions menées au sein du groupe de recherche ERIAC sur un motif commun à toutes les cultures, la guerre civile. Celle-ci constitue un thème de recherche déjà amplement parcouru, en particulier dans le domaine de l'Antiquité. Mais les ouvrages ont l'originalité de ne pas se contenter de définir le phénomène et de le reconstituer au cas par cas. Ils se proposent surtout de faire ressortir combien il est difficile de repérer cette forme paradoxale de conflit — une guerre au sein d'un même peuple — souvent occultée ou déformée par les sources et d'analyser sa diversité d'une culture à l'autre (vol. 1) ; dans un second temps (vol. 2), ils s'attachent aux idéalizations et aux redéfinitions identitaires auxquelles elle donne généralement lieu. Les éditeurs ont en outre recherché l'interdisciplinarité la plus large possible, avec des contributions rédigées par des psychiatres, des philosophes, des historiens et des littéraires, qui traitent de l'histoire de peuples très divers (occidentaux, mais aussi africains, sud-américains et orientaux) de l'Antiquité à nos jours. Le premier livre est divisé en trois parties dont la première (« Représentations : de l'événement à la mémoire », p. 15-69) est jusqu'à un certain point dédiée à l'Antiquité. E. Martin (« *Victum Ciceronem ducem habuistis (Philippiques, XIII, 30)*. L'éloquence cicéronienne comme arme de guerre dans les *Philippiques* », p. 15-33) étudie, à travers les derniers discours de Cicéron, l'éclosion de ce qu'elle appelle une « éloquence de guerre », délimitant un bon et un mauvais côté chez les belligérants. D. Briquel (« Comment on bâtit le récit d'une révolution : le renversement de Tarquin

le Superbe à Rome en 509 av. J. C. et ses arrière-plans mythiques », p. 35-50) montre magistralement, à l'aide des grilles de lecture introduites par la mythologie comparative de G. Dumézil et S. O'Brien, comment les Romains transformèrent les événements qui entourèrent le passage de la royauté à la République en 509 en combat eschatologique permettant de dissimuler ce qui s'était réellement passé, c'est-à-dire la défaite contre le roi Porsenna. L'article suivant, rédigé par C. Gheeraert-Graffeuille (« Entre polémique et histoire : comment écrire les guerres civiles anglaises (1640-1660) ? », p. 51-69) se tourne vers l'Angleterre du XVII^e siècle : il souligne, par un examen des sources, que les historiens contemporains des guerres civiles anglaises ou ayant vécu peu après les événements, pris entre leurs convictions et leur désir de respecter les faits ont (notamment Thomas May) renouvelé l'historiographie en en faisant un objet complexe, doté de plusieurs perspectives au milieu desquelles il revient au lecteur de découvrir la vérité. La deuxième partie, intitulée « Identifications : entre acceptation et déni de la guerre civile » (p. 71-169), est la plus substantielle et s'intéresse aux connotations qui ont pu être attachées au phénomène de la guerre civile aux époques modernes et contemporaines par les acteurs des faits. D. Mortier (« Deux représentations théâtrales d'une même guerre civile : la Commune de Paris », p. 73-82) examine deux pièces de théâtre (*Les Jours de la Commune* de Brecht et *Le printemps 71* d'Adamov) traitant d'un point de vue différent un même événement, perçu à la fois comme révolution et guerre civile. S. Vergnes (« D'une guerre civile à l'autre : interactions entre guerre civile et guerre étrangère pendant la Fronde (1648-1653) », p. 83-98) s'intéressant pour sa part aux liens existant entre la guerre civile et la guerre contre l'Espagne pendant la Fronde, souligne que la guerre civile est souvent révélatrice de la complexité des différentes identités familiales et sociales des protagonistes. J.-P. Cléro (« Philosophie et histoire de la guerre civile chez Hume », p. 99-115) analyse comment Hume a appliqué à l'histoire des guerres civiles anglaises les conclusions auxquelles il était parvenu dans sa réflexion théorique. C. Lounissi (« *This unnatural controversy in which Britons fight against Britons ? La révolution américaine, la question de la guerre civile et la naissance de l'américanité (1774-183)* », p. 117-137) montre qu'au début de la guerre d'indépendance de l'Amérique, l'existence d'une identité américaine distincte de l'identité anglaise n'allait pas de soi et suit, à travers les événements et les sources, la lente apparition de la première. La troisième partie est consacrée aux représentations de la guerre civile (« Pour ouvrir une problématique : élaborations esthétiques », p. 141-168). Elle ne contient qu'une étude, celle que S. Bataille dédie à l'adaptation cinématographique, réalisée par J. L. Mankiewicz, du *Julius Caesar* de Shakespeare (« *Domestic fury and fierce civil strife/Shall cumber all the parts of Italy*. La guerre civile à l'écran dans *Julius Caesar* de Joseph L. Mankiewicz », p. 141-169). Cette recherche s'intéresse à une guerre civile désormais stylisée, devenue avant tout objet artistique, mais sans perdre de vue les interrogations sur la légitimité du conflit qu'elle portait en elle, et devenue partie intégrante du tragique. – Le deuxième volume poursuit la réflexion en aval du conflit en s'intéressant aux répercussions de la guerre civile sur les générations suivantes. La première partie, intitulée « Propositions typologiques » et réduite à un seul article (« Émergence de la guerre et construction de la paix : le rôle des deuils collectifs », p. 15-29) proposé le psychiatre J.-C. Métraux, donne un cadre théorique et psychologique à l'ensemble du livre : par

une analyse de différents épisodes douloureux de l'histoire mondiale, de l'Athènes du V^e siècle jusqu'à l'Amérique du Sud contemporaine, il retrace les différentes phases de deuils collectifs consécutifs à une guerre civile par lesquels peut passer une société et les différentes options de réconciliation qui lui sont proposées. La deuxième partie, la plus fournie (p. 31-109), s'intéresse aux stratégies de réconciliation possibles ou effectivement mises en œuvre dans des conflits appartenant au passé et au présent. Le premier des six articles qu'il regroupe s'occupe d'un fait brûlant d'actualité contemporaine, le conflit syrien (« La guerre civile en Syrie. Réflexions sur les dimensions de la crise », p. 33-46) : S. Valter dresse un tableau alarmant des possibilités de réconciliation dans un conflit que l'on peut, en dépit de son extrême complexité, assimiler à une guerre civile, pour lui consécutive à l'inaboutissement des représentations communes proposées aux Syriens lors de l'indépendance. F. Majdoub (« La commission Vérité et Réconciliation : ou comment éviter la guerre civile et maintenir la paix sociale après l'*apartheid* en Afrique du Sud », p. 47-56) analyse un autre problème d'histoire contemporaine, les répercussions de l'*apartheid* : elle montre comment la commission « Vérité et Réconciliation », en donnant la parole à toutes les parties, est susceptible d'avoir provoqué l'apparition de nouvelles identités et identifications susceptibles de favoriser la réconciliation. Les deux articles suivants s'intéressent au passé récent de l'Espagne : S. Buj (« Comment échapper à l'histoire : la guerre civile espagnole », p. 57-68) analyse les mécanismes de deuils qui ont suivi et suivent sans doute encore la guerre civile de 1936-1939 en montrant d'une part comment on a eu tendance à la détacher de l'histoire espagnole pour la replacer dans le contexte de la future Deuxième Guerre mondiale et, d'autre part, en activant des identifications et représentations conflictuelles encore valables aujourd'hui. A. Vauchelle (« Les *Reflexiones políticas sobre el estado actual de España*, 1835, ou le carlisme, bouclier du « vrai » peuple espagnol contre le parti de l'étranger », p. 69-76) se concentre sur une lutte ayant déchiré l'Espagne un siècle plus tôt, la guerre des carlistes et des libéraux et montre que la survie et la récupération, de génération en génération, des idéalisations carlistes ont joué leur rôle dans la guerre civile de 1936-1939, sans pour autant que cette dernière puisse être simplement considérée comme une poursuite de la précédente. On recule encore dans le temps avec l'étude de S. Jettot consacrée aux répercussions de la Glorieuse Révolution de 1688 et l'expulsion de Jacques II (« Les vaincus des guerres civiles : exil et réinvention de soi dans la *gentry* jacobite irlandaise (XVII^e-XVIII^e siècle) », p. 77-94) : l'historien souligne que la fabrication de généalogies de plus en plus complexes par les familles des exilés a permis aux descendants de faire le deuil de cet épisode douloureux et a favorisé leur insertion à l'intérieur de la société d'accueil. L'article suivant, rédigé par Ph. Torrens (« Pourquoi risquer sa vie pour Octavien ou pour Antoine ? Les enjeux de la dernière guerre civile romaine avant l'établissement du Principat », p. 95-109), après avoir décrit ce que les deux chefs fauteurs de guerre civile, qui appartenaient paradoxalement au même parti, celui des Césariens, pouvaient offrir à leurs concitoyens, ainsi que les attentes de ceux-ci, met en relief l'apparente facilité avec laquelle les belligérants ont réussi à surmonter les séquelles du conflit, en se focalisant sur des identités familiales ou sociales restreintes qu'il leur fallait prioritairement préserver par un ralliement opportun au vainqueur. La troisième partie est enfin consacrée, sur le modèle de celle du premier volume, aux représentations

artistiques de la guerre civile : S. Lascaux (« La guerre et guère plus que la guerre. *Herrumbrosas lanzas* de Juan Benet », p. 113-126) étudie une œuvre mettant en scène la guerre civile et qui ne constitue pas un dépassement de celle-ci puisque l'écrivain y cherche avant tout à y introduire la violence d'un conflit considéré comme universel et clivant même pour les individus. T. Gheerart (« "L'aigle abattait l'aigle" : la guerre civile dans *Horace* et *Cinna* de Corneille », p. 127-147) souligne que Corneille met en scène des dépassements de la guerre civile par la raison ou une vertu, la clémence, capable de désamorcer le cycle interminable des idéalizations si nuisibles à la réconciliation. Un certain déséquilibre affecte les parties des deux ouvrages. La perspective choisie, transversale et diachronique, crée en outre inmanquablement des hiatus géographiques et chronologiques. Surtout, l'antiquisant regrette de ne pas trouver dans les livres plus de pages consacrées à l'histoire ancienne, même si les trois études qui le concernent abordent des événements célèbres sous un angle original et stimulant. Mais il ne pourra qu'être intéressé par les articles qui traitent des problèmes contemporains les plus dramatiques, ou encore par les études de fond abordant d'un point de vue théorique le problème de la guerre civile, qui revêtait une grande importance dans les mentalités antiques. À Rome, en particulier, après avoir été l'obsession des historiens, elle finit par devenir sous l'Empire un *topos* littéraire : à ce titre, la dernière partie de chaque volume, qui envisage la guerre civile comme objet de l'art, sont instructives et nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tous les spécialistes de l'histoire gréco-romaine.

Agnès MOLINIER ARBO

Vanda ZAJKO & Ellen O'GORMAN (Ed.), *Classical Myth and Psychoanalysis: Ancient and Modern Stories of the Self*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2013. 1 vol. IX-374 p. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 79 £ (relié). ISBN 978-0-19-965667-7.

Il y a trois manières de considérer les relations compliquées que la psychanalyse entretient avec le mythe : les deux premières sont proches de la clinique ; elles amènent soit à suivre les traces de Freud et à chercher dans les mythes les traces de processus mentaux, soit à perfectionner une interprétation psychologisante de ces mêmes mythes qui s'approfondira des progrès effectués par la psychanalyse moderne ; la troisième manière est de nature culturelle et conduit à dresser l'histoire de cette relation. Un regard simplement prosopographique jeté à la *List of Contributors* (p. VII-IX) fait immédiatement comprendre que ce livre s'oriente vers la troisième manière. Un examen de la bibliographie (p. 331-355) offre une précision supplémentaire en faisant comprendre que l'approche du sujet sera presque exclusivement celle du classicisme freudien, souvent considéré dans sa révision lacanienne. À quelques exceptions près, presque rien de plus récent ou de différent ni en analyse ni en psychodynamique générale ni en psychiatrie n'a en effet été exploité. Du sous-titre *Ancient and Modern Stories of the Self*, il faut donc comprendre que l'adjectif *Modern* ne signifie pas du tout *Contemporaneous*. Tout cela annonce la mobilisation obligée des Barthes, Deleuze, Derrida, Kristeva, les héros de cette *French Theory* qui fascine encore tant les Américains. Dans ce genre de *Weltanschauung*, les féministes Butler, Horney ainsi que quelques anticolonialistes (p. 315-329) ont une place évidemment